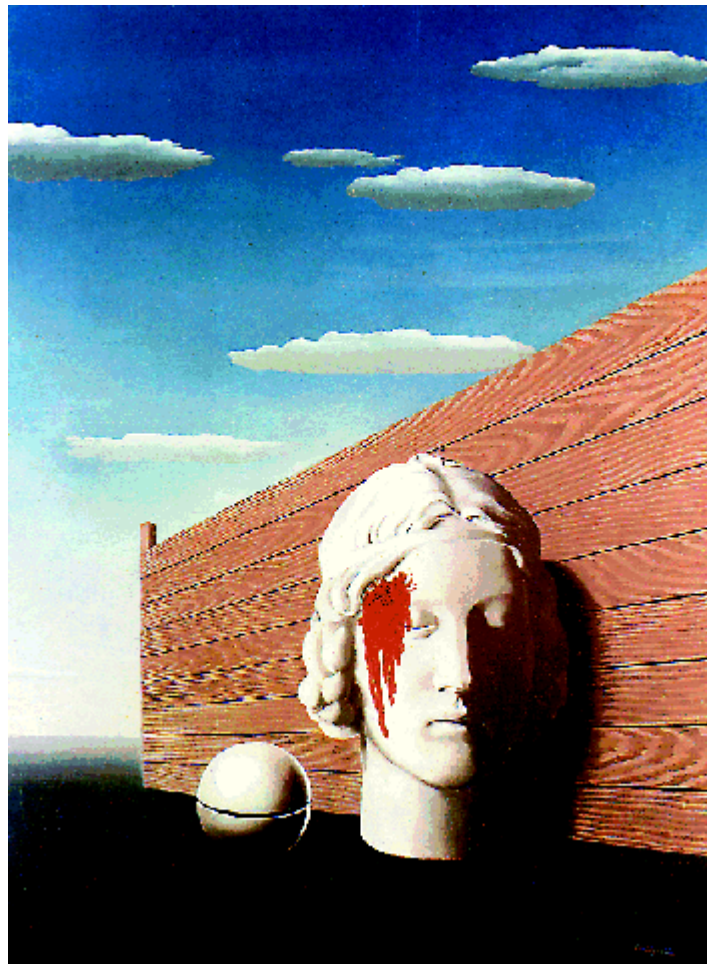


ALAIN FOIX

# Pas de prison pour le vent



Dépôt SACD N° 174075

**1**-*Un grand bureau doté d'une grande bibliothèque. Assez sombre. La lumière filtre par les persiennes. Une femme d'un certain âge, grisonnante, et une religieuse.*

GERTY. – Si ce n'est le vent. Si ce n'est ce vent qui agace et soulève les jupons. Si ce n'est ce souffle qui affole et chavire tout une île. Si ce n'est celui qui sans cesse s'insinue et soupire aux fenêtres et qui frappe aux volets, quelle chose, quelle engeance me vaut cette fatigue? Je ne connais que le vent qui me vaille cet état, qui me laisse languide et sans force, qui m'abat. La misère me soulève. L'injustice me révolte. La bassesse des ennemis politiques et parfois des amis ne mérite que mépris. Mais le vent. Mais le vent vide mes veines. Si pervers qu'il fait battre en retraite et m'enferme dans le noir. Si subtil, si présent, si sournois, si lassant.

SŒUR SUZANNE. – Gerty, Gerty ! Tu es lasse, épuisée, tu dois te reposer. Des années que tu bats la campagne sans répit. Je te vois aujourd'hui à Cuba, hier à Moscou, avant-hier au Congo, à Paris, à Bruxelles ou encore à Stockholm, quand ce n'est aux bas-fonds de Basse-Terre, démêlant des malheurs, au sommet du volcan ou au siège du journal, à celui du Parti. Gerty députée par-ci, ténor du barreau par-là, quand ce n'est présidente du Conseil, ou édile d'une commune, ou chef du Parti, et tout ça à la fois dans une même journée. Gerty, tu vas te tuer. Ta jeunesse est passée. Il y a la relève.

GERTY. – La relève, la relève. Toi aussi, ma sœur ? Toi aussi ? Mais c'est une conspiration. La relève, où est-elle ? Me relever aujourd'hui ? Qui prendra la tête du combat des femmes maltraitées, humiliées, délaissées, exploitées ? Un de ces jeunes coqs qui ne songent qu'à trousser les jupons ? Qui prendra ma place pour parler aux grands de ce monde ? Qui est mûr aujourd'hui pour conduire les travaux d'avenir, ce combat de Titans ? Où est-elle la relève ? On la forme, oui, on la forme, on l'élève la relève, et qu'elle attende son heure. En attendant, Gerty est debout et elle est au travail.

SŒUR SUZANNE. – Aïe ! J'ai irrité la souffrière, elle est prête à exploser.

GERTY. – Pardon ma sœur, pardon. C'est ce vent qui me tourne, me bouscule, me bouleverse, me fait perdre patience, me sort de ma réserve. Pardonne-moi.

SŒUR SUZANNE. – Le vent, toujours le vent, n'est-ce pas ? Depuis le grand cyclone, c'est le vent qui t'emporte, rien que le vent.

GERTY. – Nous n'avions pas vingt ans.

SŒUR SUZANNE. – Le cyclone est passé et a tout renversé.

GERTY. – La misère était là, sous nos yeux. Mais qui donc la voyait ? Elle était si pudique. Et nous autres, des nuages dans les yeux, nous effeuillions les marguerites.

SŒUR SUZANNE. – Nous effeuillions la vie.

GERTY. – Est-elle plus belle lorsqu'elle est nue ?

SŒUR SUZANNE. – Une marguerite blanche, c'est un cœur de soleil habillé de nuages.

GERTY. – Il nous reste les nuages.

SŒUR SUZANNE. – Le soleil est derrière. Et derrière ces nuages l'incendie.

GERTY. – Ma sœur, ma petite sœur. Cet amour brûle encore ? Depuis toutes ces années ? L'éteignoir de tes robes au couvent n'a pas su le souffler ?

SŒUR SUZANNE. – Gerty, ma Gerty. Ne cache pas ce que tu sais encore mieux que moi-même. L'incendie d'une vie, ce soleil infini, brûle en nous à jamais, nous consume. Le moindre souffle le ranime. Mais ce cœur de soleil, c'est à Dieu que je l'offre. Le grand vent s'est brisé aux grands murs du couvent. Toi, tu t'es livrée tout entière au champ de bataille, aux quatre fronts, à tous les vents. Tu n'avais pas le choix. Tu es l'aînée, n'est-ce pas ? Tu as fait comme papa.

GERTY. – Comme papa ? Comme tu y vas. Tu entres au couvent au moment où j'embrasse le Parti corps et âme et tu crois que papa m'a donné son mandat ? Ne crois pas qu'enfiler ma robe noire d'avocate fut une chose plus facile au regard de papa que tes robes de sœur. Si son cœur a pleuré certainement en voyant sa Raymonde se cacher sous Suzanne, sœur Suzanne, que penses-tu qu'il ait dit quand sa Gerty a voulu être un maître et entrer au barreau ? Une femme au barreau sur cette île, ça ne s'était jamais vu. Un scandale, encore un à ses yeux et pour toute la famille. Et entrer au parti communiste aux yeux d'un radical et d'une famille bourgeoise était-ce comme tu le crois me glisser dans ses pas ? Non ma sœur, non Raymonde. Ce ne fut pas si facile, ni pour lui, ni pour moi.

SŒUR SUZANNE. – Sans doute aurait-il mieux valu qu'il te laisse filer à Paris retrouver ton Socrate, ton Platon, ton Hegel, ton saint Augustin, embrasser à pleine bouche ta chère philosophie. Tu rêvais d'être philosophe, n'est-ce pas ? Encore un métier d'homme, autrefois.

GERTY. – Paris était si loin et les bateaux si rares. Et puis la mort de Germaine...

SŒUR SUZANNE. – Quel malheur, ma Gerty, quel malheur. Chaque jour me ramène sa mémoire, ce jour noir, ce profond désespoir. Chaque jour ma Germaine me revient et je tombe à genoux et je pleure. Et je prie pour l'enfant qu'elle portait dans son ventre qui n'a pas vu le jour. Un jour noir comme la nuit la plus noire, comme un ventre qui porte un enfant dans une tombe.

GERTY. – Raymonde, Raymonde ! Tout ça c'est du passé ; Il faut tenter d'oublier. Et pourquoi ressasser ? Nous devons avancer.

SŒUR SUZANNE. – Pas un jour où je ne pense à la Seine qui coulait à ses pieds. Pas un jour où je ne tente d'empêcher cette bascule dans l'abîme sous le poids du péché. Je suis là, tout près d'elle, je lui crie « C'est l'amour ma chérie, c'est l'amour, ce n'est pas ton péché », mais je vois dans ses yeux un soleil sans lumière, bien plus noir qu'une nuit sans espoir. Et je vois dans ses yeux le visage de papa, ses paroles qui sont dites et écrites comme la mort, noyées à jamais dans la tombe du secret. Le silence de la Seine si profond, si profond.

GERTY. – Laissons donc les tombes où elles sont. Les secrets y seront bien gardés. Pourquoi donc ressasser et vouloir la lumière sur ce qui n'est pas né, est voué aux ténèbres et devra y rester ?

SŒUR SUZANNE. – Je me suis habillée de silence et de gris, et toi tu as pris le costume de parole, le noir et le blanc du barreau, et ta voix s'est levée sous les ors, et c'est toi qui voudrais tout cacher. Mais ces choses reviennent comme le vent. Elles se lèvent, et qui peut l'empêcher ? Tout secret a son prix et, celui de Germaine, noyé avec elle dans la Seine, nous le payons tous les jours que Dieu fait, toi et moi, mais aussi les deux sœurs qui nous restent, leurs enfants, nos neveux, la famille.

GERTY. – C'est papa qui paya le premier, et le prix le plus fort. Il n'est pas responsable tout à fait. Mais bien pire, il a su ce que c'est qu'être coupable. Il ne l'a montré à personne. C'est un roc, un grand homme. Il a su surmonter ce revers du destin. Tout ce qu'il a fait pour cette île a tenté de racheter chaque jour sa douleur.

SŒUR SUZANNE. – Tu ne suis pas son chemin me dis-tu? Il était boulanger autrefois, n'est-ce pas ? Dans ta pâte, il a mis un peu trop de levain. Tu te lèves comme le vent. Tu es lui, comme lui. Des cœurs durs et vous êtes solidaires. Vous voyez le malheur, combattez le malheur, vous voyez la misère, éreintez la misère, qui jamais ne pénètrent vos cœurs caparaçonnés, en armure. Moi, la misère, le malheur me lacèrent le cœur et me mettent à genoux.

GERTY. – Raymonde ! Ne sois pas si injuste. Ne crois pas que je ne pense souvent à Germaine. Je suis femme politique, et députée, la première de cette île. Je traverse la Seine et je pleure. L'Assemblée Nationale est si près de la Seine. Si près de Germaine. L'océan nous sépare mais la Seine nous rapproche, qui nous a séparées. L'Assemblée Nationale est pour moi auprès d'elle comme une grande cathédrale. Tous ces hommes près de moi et elle tout contre moi qui me souffle sa force. Je me demande souvent si ces allocutions, si ces votes et toute cette liturgie dans cette grande cathédrale ne sont pas des prières et des vœux pour son âme. Je me demande parfois si toutes ces batailles menées pour rapprocher notre île de Paris n'étaient pas dans l'espoir un peu fou d'empêcher les jeunes femmes du pays de jeter leur jeune vie dans la Seine. Tout cela me semble parfois illusoire et parfois je regrette. Ce n'est pas l'océan qui sépare, mais la Seine, mais ce fleuve d'injustice qui éloigne plus sûrement que la mer. Oui, je combats l'injustice, la misère, le malheur, et je sais ce que je dois à Germaine. Mais il faut avancer, ne pas se retourner. Nous portons notre croix.

SŒUR SUZANNE. – Oui, notre Sainte-Croix

*On frappe à la porte.*

GERTY. – Ah ! Elle arrive. Veux-tu bien aller lui ouvrir et nous préparer le thé ? As-tu bien pensé à fermer les volets ?

SŒUR SUZANNE. – Oui Gerty, je crois bien.

GERTY. – Vérifie, vérifie, j'ai cru entendre claquer là-haut.

SŒUR SUZANNE. – J'y vais, j'y vais. (*Elle sort en chantonnant « Elle avait peur du vent. Le vent a effeuillé sa marguerite. Elle n'avait pas vingt ans ».*)

2— GERTY, seule (*Le téléphone sonne.*). – : Oui, Claude, oui, ça souffle. Ici, sur les hauteurs, ça ne souffle pas, ça hurle. On s'est enfermées, le cachot. Il faut attendre. Et Pointe-à-Pitre ? (...) Que disent-ils à la radio ? (...) Bon, restons à l'écoute. Je la reçois maintenant, elle vient juste d'arriver. Tu t'es renseigné ? Les papiers d'abord, c'est ça l'important. Les livres, on verra si on peut les sauver. Mais d'abord ses papiers. Je vais la convaincre. Qu'elle les laisse s'il le faut. Tiens-moi au courant. Fais attention à toi. L'ennemi est sournois. Il attaque par derrière, par-dessus, par dessous. Jamais où on l'attend. (...) Non, je parle du vent. (*On frappe.*) C'est ça. On frappe, c'est elle, à plus tard. (*Elle raccroche, Angela entre.*) Ah, bonjour Angela. C'est un plaisir de vous recevoir ici, dans ma modeste demeure. Si ce n'était ce temps... Vous avez trouvé sans problème ? Pas trop de dégâts sur la route ?

ANGELA. – Non, on m'a conduite. Tout le monde connaît votre maison. Ca va, la route est dégagée. Ca souffle un peu. Belle maison. Et ce parc magnifique, accueillant.

GERTY. – On fait comme on peut pour la tenir en état. C'est un legs de notre père, Sainte-Croix.

ANGELA. – Vous dites ?

GERTY. – Sainte-Croix, c'était son prénom. On vient s'y reposer quand on peut, entourées des neveux. En temps normal je vous aurais reçue dans mon cabinet à Basse-terre.

ANGELA. – Je suis désolée...

GERTY. – C'est une urgence, n'est-ce pas ? Et puis recevoir Angela chez moi, à peine a-t-elle posé les pieds sur mon île. Quel honneur ! Une des dix personnes les plus recherchées du FBI.

ANGELA. – Le FBI ! Ils se sont calmés. Ils me laissent un peu de répit, pour l'instant. En attendant un prochain prétexte.

GERTY. – Oui, comme le vent. Il vous laisse du répit, attend votre sortie, et hop ! Comment êtes vous arrivée jusqu'à moi ?

ANGELA. – Ce sont les dockers du port de Basse-Terre. Nous sommes arrivés par bateau de Cuba. Ils nous ont dit que vous seule pourriez nous sortir d'affaire. Ils n'ont d'yeux que pour vous.

GERTY. – Les dockers sont mes amis, en effet. Alors, racontez-moi. N'omettez aucun détail qui pourrait m'être utile.

ANGELA. – La folie coloniale, cette maladie qui s'empare des esprits, cet homme en était atteint, cet homme-là, ce Blanc, ce douanier, il était fou, fou à lier.

GERTY. – Ne jugez pas. Ne jugez pas. S'il vous plaît. Des faits, seulement des faits. Asseyez-vous.

ANGELA. – Ce devait être une formalité. Il faisait nuit, les bas-fonds de Basse-Terre. Une rue sombre, un chemin défoncé. La puanteur des quais. Un coupe-gorge. Au bout du quai, un garage à bateaux, c'était la douane. À l'intérieur, mes amis portoricains autour du petit douanier. Ils étaient dix, et grands, mais il semblait les tenir dans ses mains. Mes amis ne parlaient pas français. Le Blanc gesticulait. Il agitait les passeports au-dessus de sa tête. Il hurlait : « Je suis un défenseur du monde libre français. » Mes amis n'y comprenaient rien, le fixaient comme une marionnette. Une espèce de gui... comment dites-vous en français ?

GERTY. – Un guignol.

ANGELA. – C'est ça, un guignol, c'était un guignol.

GERTY. – J'ai dit pas de jugement, des faits.

ANGELA. – Mais, je...

GERTY, *souriant*. – Non, ce n'est rien, continuez, continuez.

ANGELA. – J'étais calme, j'ai essayé de le calmer, de lui expliquer simplement la situation. Mais il s'est énervé et nous a traités d'agents communistes cubains qui venaient semer la révolution dans cette île si tranquille. Il disait qu'ici les indigènes, depuis des siècles, aimaient leurs gouverneurs.

GERTY. – Il vous a dit ça ? Exactement ça ?

ANGELA. – Peut-être pas mot pour mot.

GERTY, *pensive*. – Bon, continuez, continuez.

ANGELA. – J'ai attendu qu'il se calme et lui ai dit la vérité. Oui, certains d'entre nous étaient communistes, comme moi. Mais nous étions en transit entre Cuba et Porto Rico et nous

cherchions un avion qui nous ramène chez nous. Nous n'avions pas l'intention de laisser un seul livre sur cette île. Ils n'avaient rien de subversif, des œuvres espagnoles classiques et contemporaines aussi.

GERTY. – *Don Quichotte* a quelque chose de subversif.

ANGELA. – Oui, *Othello* aussi.

GERTY. – Et *Roméo et Juliette* !

ANGELA. – Ou encore *Antigone*. Dépend de qui les lit.

GERTY. – Vous m'avez compris. Vous lui parliez des livres...

ANGELA. – Oui, mais le guignol se précipite sur moi avec un tourniquet de bras, comme ça (*Elle montre en singeant une marionnette, fait la grimace d'une personne atteinte d'apoplexie en adoptant une posture grotesque et comique.*) et il hurle, comme s'il venait de voir le diable : « Mademoiselle, vous êtes communiste ! » Oui, et j'en suis fière, car je lutte pour la libération totale de la race humaine.

GERTY. – Vous lui avez dit ça ?

ANGELA. – Oui, exactement ça : pour la libération totale de la race humaine. C'était comme si j'avais proféré une insulte ou commis un blasphème. En rage, il s'est précipité sur un carton et l'a déchiré. Les livres se sont répandus par terre. Il a pris un second carton et là, oh *God* ! Il est tombé sur une affiche. L'affiche qu'il ne fallait pas...

GERTY. – Quelle affiche ?

ANGELA. – *Jesus Christ* ! (*En anglais.*)

GERTY. – Jésus-Christ ? (*En français.*)

*À ces mots, sœur Suzanne entre sans qu'elles s'en aperçoivent.*

ANGELA. – Oui, *Jesus Christ*, la tête entourée d'un halo, un fusil à l'épaule.

GERTY. – Un fusil à l'épaule...

ANGELA. – Oui, un fusil à l'épaule. Alors là, c'était le « pom-pom ».

GERTY. – Le pompon.

ANGELA. – Oui, le pompon. Ses mâchoires se sont décrochées. Il est tombé à genoux, en remuant les bras et en poussant de petits cris.

GERTY. – Comment ça ?

ANGELA. – Comme ça. (*Elle tombe à genoux et singe le douanier de façon réellement grotesque en poussant des cris d'orfraie, éclate de rire et reste allongée sur le dos.*) Je vous jure, c'est authentique. C'est un fait, rien qu'un fait, sans jugement. Aucun jugement. (*Elle s'arrête net en découvrant sœur Suzanne qui l'observe d'un œil réprobateur et se relève un peu gênée, comme une personne prise en faute.*)

SŒUR SUZANNE. – Vous êtes actrice ? C'est une pièce de théâtre ?

GERTY, les présentant l'une à l'autre. – Angela, sœur Suzanne. Angela me montrait l'attitude d'un douanier et mimait les gesticulations de l'énergumène de façon réaliste, n'est-ce pas ?

ANGELA. – De façon réaliste, c'est ça.

GERTY, à *Suzanne toujours*. – Ceci pour que je comprenne bien la situation. (*À Angela.*) Il semble donc que nous soyons bien en présence d'un des symptômes les plus aigus de cette maladie coloniale, comme une danse de Saint-Guy, une épilepsie, ou bien la tarentelle. C'est partout dans le monde. Asie, Vietnam, Inde, Chine, Amérique, Europe, Moyen-Orient ou Afrique. J'ai vu à Dakar des Antillais qui l'avaient contractée. La population locale ne pouvait les approcher sans qu'ils se mettent en transe. Cette maladie isole du monde, une espèce de lèpre, un paludisme de l'esprit, avec accès de fièvre. Ce mal s'attaque aux esprits les plus faibles.

SŒUR SUZANNE. – Et celui qui a peint Jésus avec un fusil à l'épaule, c'était quoi, sa maladie ?

ANGELA. – Une maladie qui se répand comme un joyeux feu de brousse : l'utopie.

SŒUR SUZANNE. – Et l'utopie, ça pique ? Ca démange ? Ca donne des boutons d'acné ? Ça fait prendre les vessies pour des lanternes et des fusils pour des saintes croix ?

ANGELA. – Mais, sœur Suzanne, la croix aussi est une arme.

SŒUR SUZANNE. – Oui, c'est une arme, l'arme absolue. Celle de la compassion, celle de l'amour. Mais c'est une arme de paix, de séduction massive.

ANGELA. – Une arme quand même. Demandez aux indiens poussés en masse à la mer ou au désespoir par la croix brandie comme un chasse-neige. Demandez-leur si elle n'a pas tué, supplicié, humilié, dévasté.

SŒUR SUZANNE. – C'est une croix de douleur, la douleur de Jésus qui a souffert pour nous, une croix de paix. Son arme est sa souffrance.

ANGELA. – Pourquoi souffrir encore ? Nous avons eu bien plus que notre lot, bien plus que tous les autres. Pourquoi prolonger le calvaire ? Qu'avons-nous donc à faire d'un Dieu de souffrance ? Le sacrifice appelle le sacrifice et l'holocauste le kamikaze. Assez de sang, assez de pleurs. Assez ! Ce Jésus-là avec son fusil à l'épaule, c'est un guérillero d'amour. Il est à notre image. Il aime l'amour qui fait du bien et qui appelle l'amour, et le plaisir avec.

SŒUR SUZANNE. – Et c'est pour ça qu'il doit tuer ?

GERTY. – Nous n'avions pas fini, dites-moi. Après la crise d'épilepsie, que s'est-il donc passé ?

ANGELA. – Des hommes en uniforme sont entrés dans la pièce et ont confisqué nos passeports. Nous avons protesté. Ils nous ont dit : « C'est ça ou la prison. » J'ai donné mon passeport. Je ne veux plus retourner en prison. Quel délit avons nous commis ? Ils nous ont dit qu'on risquait bien cinq ans. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

GERTY. – Je vais voir ce que je peux faire pour vous sortir de là. Ils vous ont dit cinq ans ? Malheureusement, une loi le leur permet.

ANGELA. – Mais ce n'est pas possible !

GERTY. – Oh ! j'ai bien peur que si.

**Noir.**

**3-***On entend le vent dans le noir. Des pas s'éloignent, reviennent, sonnent à l'étage au-dessus, sur les côtés. Un bruit de clefs. De chaînes. Silence. Une voix de femme, criarde, étouffée par les murs, résonne à l'extérieur. Une voix de folle, timbrée comme celle d'une alcoolique.*

VOIX DE FOLLE. – Salopes, toutes des salopes. Négresses, sales négresses. Toutes des chiennes. Vicieuses. Vous aimez ça, saletés, vous frotter à vos nègres. Toutes des cochonnes. Saletés. Ça ne pense qu'à ça, les nègres. Salopes.

*Silence. Bruit de chaînes.*

VOIX DE FOLLE. – Ca pue là-dedans. Ca pue le nègre. Sortez-moi de là. Sortez-moi de là. J'étouffe. Ca pue. Des porcs. Des porcs, je vous dis. Sortez-moi de là, je vous dis. J'ai rien à faire avec des nègres. Sortez-moi de là.

UNE VOIX DE FEMME. – Elle va se la boucler, cette folle ? Elle va se la boucler ? Ca me rend dingue. Je vais la lui péter, sa gueule, je vais me la faire. Mais fermez-lui sa gueule, fermez-lui donc sa gueule.

UNE AUTRE VOIX DE FEMME. – On va se la faire, cette conne. On va se la faire. Sortez-la de là, mais sortez-la de là.

TROISIEME VOIX DE FEMME. – Vous ne voyez pas que c'est pour nous rendre dingues qu'ils l'ont mise là ? Vous ne voyez pas ? Enfermer les négresses, ça ne leur suffit pas. Enfermer nos maris, ça ne leur suffit pas. Il faut qu'ils nous en fassent baver, qu'on paye toute notre vie, qu'on paye leur envie de nous baiser, qu'on paye leur impuissance, leurs femmes frigides et leurs misères, qu'on porte tout leur fardeau et toute cette merde dans leur caboche. On n'est pas nés pour ça. On n'est pas nés pour ça.

LE CHŒUR DES FEMMES AVEC BRUITS DE BARREAUX FRAPPES. – Elle a raison, elle a raison. Mais foutez-le dehors. Elle nous rend dingues. Encore plus dingues.

VOIX DE GARDIENNE. – Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Mais qu'est-ce que c'est que ce ramdam ? Vous allez la boucler ou je vous colle toutes au mitard.

VOIX DE FOLLE. – Bien fait pour vous saletés de négresses. Fous-les toutes au mitard.

VOIX DE GARDIENNE. – Et toi, la dingue, tu te la boucles aussi. Ca suffit pour ce soir ou bien c'est toi qui file direct dans le trou noir.

VOIX D'ANGELA. – Allumez la lumière. Allumez la lumière.

**4-***Sœur Suzanne apparaît à la porte avec un sourire étrange, une lampe à pétrole à la main.*

SŒUR SUZANNE. – Ils nous l'ont encore volée.

ANGELA, *reprenant ses esprits.* – Quoi ? Comment ?

SŒUR SUZANNE. – Ils nous l'ont encore prise, la lumière.

GERTY. – À tout moment, à toute heure, au moindre événement, un peu de vent et hop ! ils nous prennent la lumière. Ne vous inquiétez pas, ce n'est rien, ça va revenir. Vous n'avez pas



l'habitude chez vous, aux États-Unis. Un petit rien et c'est la catastrophe. Nous sommes tellement fragiles. La catastrophe est à la porte. Elle entre sans frapper. (*À sœur Suzanne.*) Tu peux la déposer sur la table.

*Sœur Suzanne dépose la lampe sur la table et sort. Angela et Gerty sont seules dans la pièce.*

GERTY. – Ça va ? Vous êtes toute pâle.

ANGELA. – Ça va, ça va. Ces événements, ce long voyage. Cette idée de prison, encore. Vous parliez d'une loi scélérate.

GERTY. – Oui, il faut démêler tout cela avant que le processus ne s'engage. Ça pourrait mener loin, surtout compte tenu de votre personnalité. Vous savez, les prétextes... et ce douanier un peu illuminé qui aurait la folie coloniale comme vous dites. Un instant, je vous prie. Raymonde !

*Bourrasque de vent*

GERTY. – Raymonde !

*Sifflement du vent*

SŒUR SUZANNE, *après un long silence.* – Oui, Gerty.

GERTY. – Tu ne m'entends donc pas ?

SŒUR SUZANNE. – Tu dis ?

GERTY. – Tu ne m'entends pas ?

SŒUR SUZANNE. – Il y a du vent.

GERTY. – Oui, justement. Tu as songé à fermer les volets ?

SŒUR SUZANNE. – Je prépare le thé.

GERTY. – Il faudra bien le faire. Je suis occupée. Je ne peux pas tout faire dans cette maison.

ANGELA. – Elle ne s'appelle pas Suzanne ?

GERTY. – Raymonde est ma sœur, ma petite sœur. Suzanne est son nom d'église.

ANGELA. – Vous êtes communiste, n'est-ce pas ? Dirigeante du parti communiste. Ça ne pose pas problème, une communiste et une religieuse sous le même toit ?

GERTY. – L'important est le toit. Je prie que le vent ne l'emporte. Mon île est trop petite pour vivre de ces détails. Ces détails l'empoisonnent. Nous sommes sœurs, voilà tout. Aujourd'hui quatre, nous étions cinq. Une grande volée de sœurs.

ANGELA. – Et pas un frère ?

GERTY. – Et pas un frère. L'avant dernière s'appelle Guy, un prénom masculin, et la dernière Privat. Le geste désespéré d'un père pour arrêter l'hémorragie. Un père privé de fils. Ma mère ne lui en a pas donné.

ANGELA. – Une hémorragie de filles... Ça fait le lit du féminisme.

GERTY. – Le féminisme ? J'aime les hommes. Je connais leurs peurs. Il faut changer les peurs si l'on veut changer les hommes.

ANGELA. – Vous avez dit les peurs ?

GERTY. – Oui, les peurs, les petites peurs et les grandes peurs.

ANGELA. – Vous faites de la politique et vous êtes avocate. Un métier d'homme, ça leur fait peur. Comment faire autrement ?

GERTY. – J'ai ouvert un chemin. Il a fallu se battre, toutes griffes dehors. Contre la peur, contre ma peur, contre mon père, contre sa peur. Cette peur qui pousse à rester toute petite dans les bras de son père.

ANGELA. – Comment faire autrement que se battre contre eux ? Contre ceux mêmes qu'on aime ?

GERTY. – Il faut se battre avec eux et se battre pour eux, malgré les coups qui nous viennent d'eux.

ANGELA. – Ils savent nous faire souffrir.

GERTY. – Notre cœur est si fragile. La politique ou le couvent. Le prix du renoncement. Une balance.

ANGELA. – L'homme d'un côté et de l'autre nous mêmes avec le poids du renoncement.

GERTY. – Un homme pour la vie, c'est lourd dans une vie. Raymonde sait ça elle aussi. Nous sommes deux sœurs, n'est-ce pas ? Nous avons le même père.

ANGELA. – Et celle qui est partie, elle avait fait un choix ?

GERTY. – Oui, le choix de sa vie.

*Sœur Suzanne entre avec un plateau de thé.*

SŒUR SUZANNE. – Oui, un père, c'est lourd dans une vie. Il s'appelait Sainte-Croix.

GERTY. – Raymonde, la religion n'interdit-elle pas d'écouter aux portes ?

ANGELA. – Dieu a les oreilles partout.

SŒUR SUZANNE. – Le FBI aussi, ma sœur. Je peux vous appeler ma sœur, n'est-ce pas ? Vous vous appelez toutes « sœur » là-bas. Sœurs de souffrance, sœurs de solitude. Avez-vous une sœur, je veux dire, une vraie sœur, une sœur de sang ?

ANGELA. – Oui, j'ai une sœur. Elle est à Los Angeles.

SŒUR SUZANNE. – Alors, vous devez savoir. Une sœur c'est lourd dans une vie. Nous avons le même père, nous avons la même croix.

GERTY. – Raymonde, ça suffit.

SŒUR SUZANNE. – Une sainte Croix, un sacré cœur. Il nous a demandé notre cœur. Nous lui avons donné. Il l'a enfermé dans un coffret et il l'a emporté. Un grand voleur de cœur.

GERTY. – Raymonde, je te le répète, ça suffit. Ce sont des histoires anciennes qui ne regardent que nous.

SŒUR SUZANNE. – Ces histoires-là regardent tout le monde. Elles regardent toutes les filles et tous les pères qui enferment les cœurs. Elle est partie se noyer dans la Seine, noyer un amour impossible. Alors le cyclone est venu. Le cyclone de vingt-huit. En ces temps là nous effeuillions les marguerites. Un cyclone amoureux de la mort. Il arracha les tôles des toits comme des pétales de fleurs. Je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout, je t'aime...et la misère était toute nue. Et devant la misère, notre innocence était perdue et notre enfance et nos amours emportés par le vent.

*La lumière s'éteint. Noir.*